

Dorothee Fort-Leprince

Tous ces maux qu'on
aurait dû se dire



Vis comme si tu devais mourir demain
Apprends comme si tu devais vivre toujours

Gandhi

EXTRAIT

I

Le réveil sonna pour la troisième fois. Et comme chaque matin, Lisa tira sur sa couette en émettant un bruit sourd. Elle se blottit la tête sous son oreiller, dans l'espoir de ne plus entendre ce bip strident. La luminosité passait déjà à travers les volets éclairant à peine la petite chambre étouffante de dessous les toits de Paris.

« Un jour je changerai de vie » grogna-t-elle.

Depuis maintenant six mois, elle habitait la capitale. Elle avait tout abandonné, par une belle journée de juin, dans le seul but d'oublier le passé. Donner tout ce qui était en son pouvoir pour distribuer du bonheur était une vision idéaliste qui faisait d'elle, aux yeux des gens, une rêveuse. Ce besoin, devenu viscéral, lui permettait jour après jour d'oublier ses propres douleurs. Elle avait quitté sa ville natale de l'ouest de la France, à une heure tout au plus de la mer et de ses côtes sauvages. Subtil mélange d'odeurs sucrées et salées, ambiance chaleureuse des cafés et restaurants du centre-ville. À Nantes, Lisa aimait flâner pendant des heures dans les ruelles du quartier de Bouffay, à la découverte de

boutiques atypiques. Les allées pavées la guidaient bien souvent vers la Cathédrale Saint-Pierre ou le château des Ducs de Bretagne, vaquant dans les quelques allées des parcs et jardins. Traversé par le plus grand fleuve de France, la Loire serpente dans la ville, prenant tantôt la couleur du ciel, tantôt de la terre. En quittant Nantes, Lisa avait quitté un endroit qui était cher à son cœur, mais aussi, ses repères, sa famille, et ses amis... Ce choix avait malgré tout été mûri, même si celui-ci avait été accéléré alors qu'un événement traumatisant l'avait changé pour toujours. Elle était partie sans regarder en arrière. Elle voulait laisser ce poids et ce lourd fardeau loin derrière elle, et enfouir ce souvenir douloureux au plus profond de sa mémoire.

Le réveil affichait 8 h, lorsqu'elle décida enfin de sortir de son lit. Il faisait très froid dans la pièce d'à peine 10 m², et son petit chauffage pourtant allumé au maximum, peinait à la tiédir. Après s'être étirée de tout son long, elle posa ses pieds sur le sol et, grelottante, elle enfila ses chaussettes trop grandes à force de tirer dessus. Le parquet vieilli craquait à chacun de ses pas. Elle passa la tête pour regarder derrière son épais rideau bleu. Les feuilles volaient haut dans le ciel gris de l'hiver.

Le calendrier notait le 15 décembre. Plus que dix jours avant Noël. Paris connaissait l'effervescence des touristes venus dépenser leur argent. Elle saisit son gros peignoir blanc qui était posé au pied de son lit et le passa à toute vitesse. Elle traîna des pieds jusqu'à sa douche afin d'allumer l'eau qui mettait toujours cinq bonnes minutes avant de devenir chaude... Les yeux encore embués par le sommeil,

elle prit machinalement dans l'un des placards de la petite kitchenette, un sachet de café soluble, et remplit sa tasse doucement d'eau de la bouilloire, avant d'y ajouter deux sucres roux. Elle but une gorgée, et comme chaque matin, elle se brûla les lèvres. Elle posa sa tasse sur le minibar en bois lasuré, et alla dans la salle de bain devenue hammam, le miroir rempli de buée était le signe que la température était optimum. Elle fit glisser son peignoir le long de ses bras qui tomba à ses pieds. La chaleur humide l'envahit toute entière. Elle rentra dans la cabine, et resta plusieurs longues minutes la tête sous l'eau sans se laver... elle se massa la nuque et appréciait chaque goutte brûlante qui coulait sur son corps. Elle prit le temps de se savonner, puis elle sortit détendue et en forme, prête à attaquer une nouvelle journée. Elle s'enroula dans une grande serviette de bain, sans prendre le temps de se regarder dans le miroir. Cela faisait plusieurs mois maintenant qu'elle refusait de se regarder nue. Ce mal-être était tellement intense qu'elle ne pouvait contrôler ce dégoût envers elle.

Elle s'assit sur l'une des deux chaises de bar de la pièce, avec sa tasse de café entre les mains. Ses cheveux longs dégoulinèrent dans son dos, formant des gouttelettes sur le sol. Tout en balançant ses pieds dans le vide, elle regardait par la fenêtre à peine entrouverte. Un mince filet d'air froid se faufilait. Le regard perdu, elle tournait sa cuillère dans le liquide noir. Dans l'attente de se trouver elle-même, elle voulait se donner corps et âme dans des actions humanitaires. Elle s'était inscrite à son arrivée à Paris dans l'une des plus grandes associations, et à sa grande surprise, elle y avait trouvé une vraie famille, et une vraie solidarité. Son entourage ne comprenait

pas vraiment pourquoi elle donnait autant de temps à des personnes qui l'auraient oublié le lendemain et qui retrouveraient, aussitôt le pas de la porte de l'association passé, leur détresse, leur solitude et leur souffrance. Elle savait que tout cela n'était qu'éphémère, mais le peu de choses qu'elle pouvait donner, elle le faisait sans compter, et c'est cela qui faisait sa force aujourd'hui. Elle n'avait pas envie de penser à elle-même, car elle savait que c'était à travers le regard des autres qu'elle guérirait.

Elle prit le temps de s'habiller chaudement, n'hésitant pas à superposer plusieurs couches de vêtements. Elle attrapa une barre de céréales sur une étagère et claqua la porte de son petit studio où elle essayait de passer le moins de temps possible. Elle dévala les quatre étages, et lorsqu'elle ouvrit la lourde porte cochère de l'entrée, elle leva la tête afin de sentir la froideur du vent lui caresser le visage. L'odeur des feux de cheminée se mélangeait à celle des cafés et croissants chauds des brasseries alentour. Elle marcha d'un pas rapide pour récupérer l'entrée du métro qu'elle connaissait maintenant par cœur. Ce n'était pas toujours un endroit très bien fréquenté, mais sa gentillesse se lisait sur son visage, et personne ne l'ennuyait vraiment, à part quelques zonards qui tentaient maladroitement de la draguer. Bien qu'elle prenne ce transport en commun tous les jours, elle n'était jamais vraiment rassurée et détestait être en dessous de la terre, dans la pénombre. Les mouvements de foule l'angoissaient, mais elle avait appris, par la force des choses, à contrôler sa phobie. Elle s'engouffra dans la RAM du métro, coincée entre une femme assez corpulente, et un jeune homme dont on entendait à travers le casque de son lecteur MP3

une célèbre chanson d'un groupe de rock irlandais. La promiscuité des corps pouvait parfois la rendre mal à l'aise. La chaleur était étouffante, et la luminosité des néons tantôt éblouissante, tantôt faible selon la vitesse du métro, lui donna un vertige. Sentant la respiration chaude de ce grand garçon âgé d'une vingtaine d'années sur sa nuque, elle remonta le col de son manteau. Dans l'espoir d'oublier le stress qui commençait à lui monter à la gorge, elle leva les yeux pour regarder le trajet de la ligne. Elle connaissait cette pancarte par cœur, mais le fait de compter à nouveau le nombre de stations qui la séparait de sa destination finale la rassurait étrangement. Le métro se faisant plus rapide, elle s'accrocha à la barre en ayant bien pris soin d'utiliser la manche de son pull comme pare-microbes. Elle s'imagina à quelle vitesse les virus pouvaient se propager dans un tel endroit, et cela la fit frissonner. Ce n'est qu'après six arrêts qu'elle sortit du wagon, entraînée par un troupeau de personnes, formant un essaim de moustiques attiré par la lumière naturelle du haut de l'escalier.

Les dessous de cette ville étaient gorgés de stress et d'ignorance envers l'autre. Elle marcha rapidement à travers les longs couloirs. Les centaines de pas étaient agiles, remplis d'habitude et d'automatisme, et se mélangeaient curieusement au silence. Tel un nid de fourmis, chaque soldat connaissait son but. L'idée de se détourner du mouvement de la foule ou de prendre un autre chemin était exclue, sous peine de se faire piétiner. Au loin, on pouvait percevoir le crissement des roues du métro, et des mélodies d'accordéon que quelques musiciens tentaient de faire connaître aux passagers.

Elle inspira un grand bol d'air, ouvrant exagérément la bouche en découvrant la clarté et les quelques arbres qui sortaient du bitume. Elle observa pendant plusieurs secondes les gens passer devant elle, tout en s'imaginant leur vie et leur passé. Elle aimait se représenter ce qu'ils avaient vécu. Pourquoi se tenaient-ils ou s'habillaient-ils ainsi ? Pourquoi avaient-ils autant de rides ou de cheveux blancs ? Pourquoi se parlaient-ils à eux même, et que pouvaient-ils bien se dire ?

Elle avait ce sens inné de reconnaître les âmes ayant vécu des événements difficiles. Et puis parfois, sans le vouloir, leurs regards trahissaient leur détresse. Elle était attirée comme un aimant par ces personnes au passé trouble, comme pour les protéger. Elle savait qu'elle ne pouvait pas soigner toute la misère du monde, mais ce qu'elle offrait, elle le faisait sans compter.

Son attention s'est principalement attardée sur une vieille dame assise sur un banc, donnant des miettes de pain aux pigeons. Cette femme d'une silhouette mince et très classe, portait un long manteau en fourrure noir et un petit chapeau en laine de la même couleur. Elle venait probablement d'un milieu aisé. Elle portait une alliance, mais Lisa remarqua un autre anneau apparemment assez grand pour qu'il appartienne à un homme, autour d'une chaîne, accrochée à son cou. Sûrement le souvenir d'un amour perdu. Ses mains tremblantes et frêles lançaient d'un geste pourtant assuré les quelques miettes qui restaient de son sachet transparent. Lisa ne put s'empêcher de s'approcher et de s'asseoir à côté d'elle. Elle la regarda et lui sourit. La vieille dame lui rendit son sourire. Son visage était

ridé, mais laissait imaginer qu'elle avait dû être une très belle femme.

Sans un mot, elle lui proposa le sachet, et Lisa prit une poignée pour la jeter loin devant elle. Quelques oiseaux, certainement habitués, osèrent s'aventurer jusqu'à ses pieds. Elle crut desceller sur les lèvres de la dame une joie non dissimulée. Elles restèrent assises un long moment, l'une à côté de l'autre à regarder ses petits volatiles picorer sur le trottoir sali par la pollution... Elles n'échangèrent aucun mot, mais toutes les deux se sentaient étrangement bien, appréciant leur compagnie mutuelle. Puis Lisa se leva, la regarda dans les yeux et lui souhaita, non sans une grande sincérité, une très belle journée, avant de disparaître dans la foule.

Peut-être lui avait elle donné un peu de chaleur et de bonheur pendant ces quelques instants, et cette idée la rendait tout simplement heureuse.

Elle savait qu'elle n'était pas parfaite, et elle ne le serait sûrement jamais. Mais maintenant qu'elle savait que la vie ne tenait qu'à un fil, elle voulait profiter de chaque instant. Elle voulait aussi faire comprendre aux plus réfractaires que la vie n'était pas basée qu'autour de soi-même. Que si chacun et chacune se tournaient vers ceux qui en ont le plus besoin, il n'y aurait pas autant de malheur dans le monde. Elle savait que son discours était désuet et idéaliste, et que bien d'autres avant elle s'étaient battus non sans mal pour ces valeurs, mais elle voulait tout de même, elle aussi, mettre sa pierre à l'édifice.

Elle arriva, le cœur léger, à l'entrée de l'association, où déjà quelques personnes se pressaient devant les

portes dans l'attente de l'ouverture. Elle constatait chaque jour le nombre de bénéficiaires augmenter. De plus en plus de parents isolés, des femmes bien souvent avec plusieurs enfants, mais aussi beaucoup de personnes âgées, qui ont tout juste de quoi payer leur logement. Tous ces gens se hâtaient devant ses locaux pour récupérer des aliments, mais aussi et surtout pour partager un peu de chaleur humaine. Lisa les salua discrètement avant de s'éclipser dans la ruelle afin de passer par l'entrepôt qui se trouvait à l'arrière du bâtiment. Elle s'arrêta discuter avec Théodore, le responsable des stocks. Dès qu'il l'aperçut, il cessa toute activité, et s'approcha d'elle pour lui faire une bise sur la joue, un sourire jusqu'aux oreilles. De ses longs doigts, il cacha ses cheveux blonds qui tombaient par mèche, dans la grande capuche de son sweat. Il était présent tous les jours dans cette association depuis plus de deux ans. Ayant lui-même vécu dans la rue pendant trois longues années, il profitait de cette expérience malheureuse pour s'occuper de ceux qui en ont le plus besoin, disait-il. Aujourd'hui, âgé de 28 ans, il était sorti de cet enfer grâce à une volonté incroyable. Personne mieux que lui ne pouvait comprendre que ces gens-là n'ont plus de relations sociales, amicales ou familiales. Ils sont coupés du monde et de la réalité, et vivent bien souvent dans l'ignorance la plus totale.

– « Salut Teddy ! »

– « Bonjour Lisa, comment vas-tu ? » dit-il tout en continuant de débarrasser l'arrière du camion.

– « Super, mais dis-moi, il y a déjà du monde dehors ce matin ? » s'empressa-t-elle de répondre en tournant la tête vers l'entrée de l'association.

– « Oui, en effet, je pense qu'il va y avoir beaucoup de boulot aujourd'hui. Il fait très froid. Et la météo annonce encore plus froid les prochains jours. Si tu veux bien m'aider à transporter ses cartons, tu pourras conduire le camion !!! »

Lisa lui sauta au cou en émettant un grand rire, car Teddy savait bien qu'elle aimait faire avec lui la tournée pour distribuer la soupe aux sans-abris. Elle débarrassa les cinq cartons remplis de nourriture, et les rangea dans le garde-manger, où étaient entreposées méthodiquement et consciencieusement des centaines de boîtes de conserves, paquets de pâtes, céréales, couches, produits de toilette... Tout ce dont une personne ou une famille dans le besoin utilisaient comme produits de première nécessité. Malgré son corps allongé et mince, Lisa portait souvent des cartons très lourds, sans jamais se plaindre. Elle s'arrêta quelques secondes pour reprendre son souffle. Une fumée épaisse sortait de sa bouche à chaque respiration. Elle baissa le regard et constata que ses mains avaient bleui par le froid. Elle enfila ses mitaines, rajusta jusqu'à son nez sa grosse écharpe en laine, et tira sur son bonnet afin qu'on ne voit plus que ses yeux...

Johanna, une autre bénévole, commençait à ouvrir les cartons pour ranger les denrées. Elle s'approcha de Lisa en la voyant grelotter, et lui frotta le dos pour tenter de la réchauffer.

– « Comment vas-tu ce matin ? » lui demanda-t-elle d'une voix douce.

– « Super et toi, il fait vraiment froid aujourd'hui, tu crois qu'il va neiger pour Noël ??? »

Tout en scrutant le ciel d'un regard de petite fille, Lisa était dans l'attente d'une réponse positive. Elle avait gardé des rêves d'enfants, et aimait beaucoup l'idée d'être dans la capitale pour ces fêtes de fin d'année. Les gens se promenaient en couple ou en famille, vagabondant d'une rue à une autre, admiratifs des vitrines devenues en une nuit, une vraie attraction pour les jeunes et les moins jeunes. Les champs Élysée étaient longés par ses grands sapins blancs formant un paradis pour les yeux et les esprits. Ils étaient ornés de leurs plus belles guirlandes et les lumières étaient si brillantes qu'elles inondaient les boutiques et les passants qui marchaient sur le trottoir. Le marché de Noël avait pris place, et les petits chalets en bois dégageaient des odeurs tantôt sucrées, tantôt salées, offrant parfois toutes sortes de cadeaux improbables ou introuvables dans les grands magasins. Lisa a toujours été émerveillée par cette grande avenue, qui se clôturait par l'Arc de triomphe tel une porte magique. Et lorsque l'on se trouvait sur la place de l'étoile, on pouvait trouver de part et d'autre de quoi délecter ses pupilles du charme, et de la fascination de ce lieu. Au loin, la Tour Eiffel, la grande roue, et les bateaux-mouches brillaient et clignotaient de mille feux en se reflétant dans la Seine devenue miroir.

Elle prit soin de mettre son clignotant lorsqu'elle tourna dans la petite ruelle sombre. Ce n'était que la troisième fois qu'elle conduisait un aussi gros camion. Des habitués, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, les attendaient. Elle fit une marche arrière, guidée par le bip de recul, avant d'éteindre le moteur. Plein de compassion, Lisa descendit du camion afin d'attraper dans le coffre quelques gobelets afin de remplir le potage épais et bouillant aux légumes d'hiver. Les

bouches d'égout laissaient échapper de la fumée. Cette alcôve faite de brique était jonchée par les détritux, et les bacs à poubelles remplie à rabord, laissaient croire que les camions d'ordures ménagères n'y passaient que très rarement. L'odeur de pourriture était forte, mais elle fit comme si de rien n'était. Elle se dirigea vers eux le sourire aux lèvres et leur donna avec douceur, ce petit repas qui allait les réchauffer. Ces trois hommes crasseux paraissaient gentils. Lisa remarqua qu'ils n'étaient pas beaucoup couverts. L'un d'eux portait des gants avec tellement troués, qu'elle se demanda si cela le réchauffait vraiment. Elle retourna dans le camion et sortit d'un gros carton, trois paires de gants épais, ainsi que des couvertures de survie, qu'elle offrit gentiment. Ils la remercièrent timidement et Lisa sentit ce désarroi et ce mutisme dans lesquels ils s'étaient renfermés bien malgré eux.

Teddy qui les connaissait bien, avait su gagner leur confiance, et c'est la main sur l'épaule qu'il leur demanda si tout allait bien, et s'ils n'avaient besoin de rien. Il essaya de les convaincre de se rendre dans un centre d'accueil le soir même, afin de prendre une douche et de dormir dans un endroit au chaud. Mais les plus récalcitrants refusaient souvent ces invitations. Ils avaient l'habitude de dormir dans la rue, ils avaient leurs coins et leurs habitudes. Et ces cohabitations forcées avec d'autres sans domicile étaient souvent compliquées à gérer. N'osant pas intervenir dans la conversation, Lisa reboutonna son manteau, tout en les écoutant discuter. Elle leur proposa un morceau de pain, qu'ils acceptèrent sans rechigner.

Ce soir-là, ils restèrent dans les rues de la ville à la recherche de la moindre silhouette affaiblie. Warning

allumé, et garé en double file, ils venaient au secours d'hommes et de femmes rongés par la faim et la tristesse. Ils ne rentrèrent au dépôt qu'une fois le coffre vide et la sensation d'avoir donné un peu de chaleur.

EXTRAIT

II

C'est un jour comme les autres que Lisa se préparait à vivre. Elle attrapa, toute guillerette, sa barre de céréales et dévala, comme chaque matin les étages à toute vitesse. Ses pas résonnèrent sur les pavés du porche. Elle ouvrit la porte avec énergie, lorsqu'elle découvrit, allongé sur le palier, un des sans-abri qu'elle connaissait pour lui avoir apporté plusieurs fois sa soupe quotidienne. Il paraissait complètement ivre.

Elle essaya de le lever tant bien que mal et lui passa son bras autour de son cou. Elle hésita quelques instants, puis entra dans le hall. Elle l'aida difficilement à monter les quatre étages, et arrivée au pas de la porte, elle espéra en son fond intérieur qu'elle ne regretterait pas de l'avoir fait monter chez elle. Elle le fit assoir sur une chaise, et se pressa de lui préparer un bon café bien corsé. Il faisait sombre dans la petite pièce. Le jour n'était pas encore levé, et les décorations de Noël dans les rues, clignotaient de toutes leurs couleurs. D'abord affalé sur la table, il se força à reprendre ses esprits, et dans un marmonnement, en profita pour s'excuser du dérangement. Elle s'était assise en face de lui, ses mains entourant sa tasse

brûlante. La senteur de sa tisane poire caramel, lui caressait les narines.

Tête baissée, il sentait le regard interrogateur de Lisa sur lui. Après plusieurs minutes de silence, il lui avoua enfin, qu'un jour, il l'avait suivi jusqu'à son immeuble. Il s'était défendu à la vue du visage effrayé de Lisa que s'il avait fait cela, c'est qu'il avait senti en elle quelqu'un qui pourrait l'aider à se sortir de ce cauchemar. Mais ce qu'il lui cacha, c'est que depuis qu'il la connaissait, il attendait avec hâte les quelques minutes qu'il partagerait avec elle. Ses yeux vides de toutes expressions étaient les fenêtres de son âme où on pouvait y lire toute sa tristesse, et sa douleur. Sensible au malheur de l'être humain, Lisa ne put s'empêcher d'avoir un sentiment de compassion et de réel attendrissement envers cet homme qu'elle connaissait à peine, mais pour qui elle ressentait une attirance indescriptible.

« Les femmes ont toujours pitié des blessures qu'elles n'ont pas faites elles-mêmes » Jean Anouilh.

Ils s'étaient rencontrés il y a quelques mois dans le quartier du Sacré cœur. Assis sur les marches, il sortait tout juste de l'église d'où il venait de prier pendant plusieurs heures, dans l'espoir que le Seigneur lui redonne une chance. Elle s'était approchée de lui, tel un ange venu de nulle part, un bol de soupe à la main et un sourire à lui couper le souffle. C'est à ce moment-là qu'il a su que son vœu était exaucé. Que Dieu avait enfin entendu ses prières.

Chaque jour, il l'attendait au même endroit. Et, à la même heure, elle arrivait avec toujours ce même sourire rayonnant. Les jours et les semaines passaient, et chaque fois, ce rayon de soleil lui faisait espérer

une vie meilleure. Parfois, il lui arrivait de s'asseoir à côté de lui et de discuter pendant de longues minutes, riant même parfois aux éclats, action qu'il n'avait pas connue depuis bien longtemps.

À 31 ans, Fabien était devenu SDF du jour au lendemain. Son divorce avec sa femme, et la séparation d'avec ses deux petites filles l'avaient totalement brisé. Il gagnait pourtant bien sa vie, vivait dans une maison spacieuse et confortable, lorsque tout a été bouleversé par cette décision unilatérale. Il n'avait rien vu venir, et aucune discussion ou négociation n'était possible. Il pensait que ce petit moment de discorde et de tension n'était qu'une mauvaise passe. Ils s'étaient jurés un amour éternel pour le meilleur et pour le pire. « Tous les couples vivent cela, des hauts et des bas, c'était une mauvaise passe », voilà ce qu'il se disait pour se rassurer... Si seulement il avait su tout ce qui allait suivre... la vente de la maison, les papiers à remplir, les multiples rencontres avec l'avocat, les violentes disputes pour se partager les biens... Et ses deux filles, si petites, au milieu de tout ce cataclysme...

Sa seule façon d'oublier était de noyer son chagrin dans l'alcool. Ivre, il se sentait tout puissant, intouchable et véritablement serein. Mais les lendemains de beuverie le ramenaient bien souvent dans la dure réalité, ne faisant que reculer son désarroi et sa descente lente, mais certaine, dans la noirceur de son existence. Sur un coup de tête, il avait donné sa démission, juste pour se délester du dernier fardeau qui le clouait au sol. Il n'avait pas compris à ce moment-là que c'était la seule bouée de sauvetage qui lui restait, et qui aurait pu lui permettre de garder la tête hors de l'eau. Sans travail, il avait rapidement perdu la garde

de ses filles, et cette dernière nouvelle l'avait complètement engloutie dans la dépression et l'enfer... Plus rien ne le retenait à la vie, car les personnes qui comptaient le plus au monde à ses yeux venaient de lui tourner le dos. Sa femme l'avait dépouillé jusqu'au moindre centime, et avait réussi, à l'aide d'un très bon avocat, à lui prendre la moitié du prix de la vente de sa maison, et pratiquement tous les biens qu'ils possédaient. La fête, les femmes, le jeu et l'alcool lui faisaient perdre toute notion de l'argent. Le monde du luxe, les boîtes de nuit les plus célèbres de la capitale avec table réservée et champagne à volonté, s'offraient à lui, et plus rien n'avait à ce moment-là d'importance. D'autres personnes avaient apparemment senti sa faiblesse, et en avaient profité...

Alors qu'il passait une soirée en compagnie de jolies femmes, un homme en costume trois-pièces s'était invité à sa table pour lui proposer une partie de poker dans une salle privative... Un cigare de La Havane à la bouche, Fabien avait délaissé les deux créatures blondes qui l'entouraient pour accepter l'invitation. Il avait plusieurs fois joué entre amis de petite somme, juste pour s'amuser. Complètement éméché, il était entré dans la petite pièce enfumée, et éclairée d'une seule lampe qui descendait sur une table ronde au tapis vert. Il avait suivi de près l'homme à la carrure impressionnante qui l'avait forcé à s'asseoir en l'empoignant par les épaules. L'alcool aidant, il s'imaginait dans un film de mafia italienne. Sans un mot, l'un d'eux, un barreau de chaise entre ses doigts sertis de chevalières en or, mélangeait les cartes. Pendant plusieurs longues minutes et tel un rituel, il les passait les unes par-dessus les autres, sans lâcher du regard le nouvel arrivant à la table. Fabien avait fait